

Avant-propos

JEAN GUILAINE ET DOMINIQUE GARCIA

Le Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (UISPP) fait à nouveau étape en France après plus de quarante ans. Paris s'enorgueillit donc de prendre une sorte de lointaine succession du Congrès tenu à Nice en 1976 et qui fut certainement l'une des sessions les plus réussies de l'institution. Entre-temps les villes d'accueil – Mexico, Mayence, Bratislava, Forlì, Liège, Lisbonne, Florianopolis, Burgos – ont très positivement maintenu une tradition née avant la seconde guerre mondiale – Londres, Oslo – puis qui resurgit au lendemain de la Libération du continent européen pour tenir rythmiquement ses assises à Zurich, Madrid, Hambourg, Rome, Prague, Belgrade. Curieusement, la France, dont le rôle fut essentiel dans l'émergence de la discipline, était restée à l'écart des pays invitants (si l'on excepte les Congrès Internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques tenus dans notre capitale en 1889 et 1900 mais dans un temps antérieur à la création de l'UISPP).

Au terme de plus de quatre décennies après la naissance de l'Union en 1931, la France se décida enfin à convier les archéologues de tous les pays sur les bords de la Méditerranée. La décision fut prise à Belgrade en 1971 de se retrouver à Nice en 1976 sous la présidence de Lionel Balout tandis que le secrétariat général et, de fait l'organisation du Congrès, était assumé par Henry de Lumley. Le succès de cette réunion, largement mondialisée, fut certainement un atout majeur pour l'image et la notoriété de l'Union. Un forum d'une telle envergure ne refit réellement surface qu'avec le grandiose Congrès de Forlì, vingt années après, rassemblement et organisation « à l'américaine » sous la présidence d'Antonio Radmilli et l'enthousiaste dynamisme du secrétaire de la manifestation, Carlo Peretto. Voilà donc que

la France a repris le flambeau, sous la houlette de François Djindjian et, cette fois, pour s'installer à Paris, renouant ainsi avec une tradition vieille de plus d'un siècle, en un temps où la capitale accueillait le meilleur de l'anthropologie et de l'archéologie préhistoriques.

Il est d'usage, mais sans obligation aucune, que le pays organisateur offre à ses hôtes un bilan des connaissances sur l'état des recherches de son propre espace national. La formule peut prendre la forme d'ouvrages synthétiques : ce fut notamment le cas à Belgrade en 1971 où fut publié un livre sur la préhistoire de l'ex-Yougoslavie, expérience récemment rééditée à Burgos en 2014 avec l'édition de deux volumes sur l'archéologie préhistorique et protohistorique de la péninsule Ibérique. D'autres pays choisissent de donner des panoramas régionaux à travers des livrets-guides d'excursions. Les deux procédés peuvent se compléter : tel fut le cas en 1976 où brochures de visites de sites et ouvrages-bilans se combinèrent harmonieusement. Ces derniers prirent la forme de trois lourdes sommes intitulées *La Préhistoire française* qu'édita le Centre National de la Recherche Scientifique et qui furent rapidement épuisées. C'est pour répondre à cette tradition que le Congrès de Paris propose aujourd'hui aux archéologues venus des quatre coins de la planète mais aussi au public français un état de nos connaissances sur les plus anciennes cultures de l'hexagone dont le présent livre : *La Protohistoire de la France*.

Expliquons-nous d'abord sur le titre. Par « Protohistoire », nous entendons la tranche de temps, forte de plusieurs millénaires, qui court depuis l'implantation des premières communautés d'agriculteurs jusqu'à la fin de l'Indépendance gauloise. Il nous semble en effet que cette vision en longue durée

présente conceptuellement une forte unité puisque centrée autour de sociétés villageoises qui s'inscrivent dans un contexte qui n'a, au plan économique, plus rien à voir avec le style de vie des chasseurs-cueilleurs de l'Europe de l'Ouest. Nous voici désormais au seuil d'une histoire rurale se situant, pour l'essentiel de son déroulement, en dehors de l'écrit et de la ville. La césure qui voudrait concevoir la Protohistoire comme le temps de « l'Âge des métaux » ne se justifie guère, le cuivre commençant à circuler assez largement dès la fin du IV^e millénaire. Réduire également la Protohistoire à l'âge du Fer entraînerait une coupure arbitraire avec les temps avancés de l'âge du Bronze. Par ailleurs la date de -800 qui a, pendant longtemps, établi dans nos codes administratifs une barrière entre les antiquités préhistoriques et les antiquités historiques n'a aucune légitimation scientifique. Et que dire de cette expression peu heureuse de « Préhistoire récente »... ? En revanche, à compter du VI^e millénaire l'économie de production agro-pastorale importée de l'extérieur, la vie désormais dans des localités peu ou prou pérennes, une existence sociale « villageoise », la construction du paysage à partir des agressions humaines sur l'environnement, l'apparition précoce d'inégalités au sein de populations aux prises avec une compétition interne et externe, des avancées techniques diverses et notamment dans le domaine métallurgique constituent un nouveau cadre de vie qui sert de dénominateur commun à l'ensemble des sociétés ici évoquées.

Le titre même de cet ouvrage *La Protohistoire de la France* mérite aussi explication. Les coordonnateurs et les auteurs de ce mémoire ne sont nullement dupes des contraintes géographiques imposées par l'exercice : se cantonner dans un cadre strictement national s'avère peu justifiable tant sont évidents les questionnements archéologiques globaux, les percolations permanentes qui, pour les temps qui nous occupent, transgressent nos frontières politiques actuelles. On pourrait multiplier les exemples montrant en quoi nos découpages nationaux issus d'avatars historiques s'avèrent, pour le protohistorien, vides de sens. Qu'il s'agisse des processus de néolithisation, des expressions mégalithiques, des échanges

à grande distance, de la celtisation du continent, des interactions avec la sphère urbanisée méditerranéenne pour ne citer que quelques questions essentielles, la notion d'unité « pré-française » que l'on pourrait être tenté de chercher dans les pages qui suivent est un leurre. Nous l'affirmons avec force : tout au long de la Protohistoire, la France n'existe pas. Autrement dit, il serait vain de vouloir dégager ici une unité culturelle qui préfigurerait à l'amont le futur pays : celui-ci est le résultat d'une construction historique liée à une succession d'événements nettement postérieurs aux temps qui nous concernent.

Alors, qu'est-ce que la Protohistoire ? Un territoire de villages et de fermes, une urbanisation naissante vers la fin de notre séquence, un théâtre de multiples réseaux de circulation d'humains, d'idées, de matériaux bruts ou d'objets, mouvements favorisés par les diverses portes d'accès, terrestres ou maritimes, qui ouvraient sur cette sorte de péninsule extrême de l'Europe. Flux que les frontières dites « naturelles » non seulement n'arrêtaient pas mais entretenaient : mers et océans facilitaient les contacts tandis que ni les Alpes ni les Pyrénées, déjà très parcourues, ne s'érigaient nullement en barrières infranchissables.

Ces préalables posés, fallait-il refaire, quarante ans et plus après, « La Préhistoire française. Civilisations néolithiques et protohistoriques » ? Assurément pas, car depuis ce temps la discipline a beaucoup changé dans ses méthodes, ses concepts tandis qu'une accumulation documentaire toujours plus lourde a entraîné un renouvellement conséquent de ses problématiques. Il n'est pas inintéressant, précisément dans une optique historiographique, non seulement de mesurer le chemin parcouru mais surtout de définir l'esprit dans lequel ont été respectivement posés les objectifs des deux ouvrages, celui de 1976 et le présent livre.

Dans les années soixante-dix du siècle passé, la Protohistoire, longtemps parente pauvre des recherches archéologiques en France, léthargique peut-on dire depuis la disparition héroïque de J. Déchelette, avait pris conscience du retard accumulé. L'éveil s'était

produit dans le courant des années cinquante à l'initiative de quelques pionniers soucieux de rattraper l'arriéré et vexés aussi de constater l'immixtion de chercheurs étrangers venus glaner dans nos musées une information reinsérée ensuite dans des synthèses traitant de sujets hexagonaux. Quelques noms émergent parmi les acteurs de cette reprise en main : Jean Arnal, Gérard Bailloud, Pierre-Roland Giot, Raymond Riquet pour le Néolithique, Jean-Jacques Hatt, Jacques-Pierre Millotte, Jacques Briard pour les âges du Bronze et du Fer. Il manquait de fait un cadre chrono-culturel d'ensemble en même temps qu'une analyse pertinente des spécificités régionales. La remise à flot prit deux décennies environ, rythmée par toute une série de thèses ou de mémoires consacrés à divers secteurs du territoire et faisant le bilan de la documentation disponible. De sorte que *La Préhistoire française*, hors de quelques aperçus généraux, s'est voulue essentiellement une sorte de miroir des cultures protohistoriques des diverses régions naturelles de l'hexagone, une vision analytique, au cas par cas, des particularismes propres à chaque aire considérée. En caricaturant, on pourrait presque dire que ce fut un habit d'arlequin culturaliste. Ce parti pris éditorial fut complété par un aspect innovant : l'insertion pour la première fois dans notre littérature protohistorique des sciences de l'environnement, celles-ci trop longtemps dédaignées par les adeptes du seul document archéologique. Or l'homme protohistorique n'est rien en dehors de l'environnement qu'il façonne pour consommer et donc exister lui-même. Lignes de rivages, derniers retraits des glaciers, évolution des paysages perçue par la palynologie et l'anthracologie, faunes sauvages et domestiques faisaient donc désormais leur entrée dans un ouvrage à finalité archéologique.

Le temps a passé. L'archéologie préventive, balbutiante dans les années soixante-dix du siècle dernier, a démultiplié les connaissances, la caractérisation des matériaux en précisant les aires d'acquisition et de diffusion a levé bien des hypothèses, la chronologie radiocarbone a considérablement réduit les écarts-types et affiné les scénarios, l'archéologie funéraire a dépassé l'étude physique des restes humains pour

devenir une science des comportements culturels, la génétique est en passe de répondre à des questions restées latentes sur les mouvements de populations. La pratique des fouilles extensives a constitué un vrai changement d'échelle et a permis la transition de l'approche du site à celle du territoire. Une avalanche de données sur le terrain comme en laboratoire a donc totalement modifié la perspective. Dès lors la porte était ouverte pour affronter des problématiques d'un autre niveau et pour apporter des réponses, des interprétations plus solidement argumentées. Il devenait de ce fait évident que cet ouvrage devait être bâti essentiellement autour de questionnements synthétiques, chose impossible en 1976. C'est pourquoi le présent livre prend exactement le contre-pied de *La Préhistoire française*. Il substitue à la vision analytique de naguère un choix résolu de questions générales, dans une perspective où l'archéologue se positionne clairement sur les champs historiques et anthropologiques : celui des scénarios, des tentatives de fresques qui placent la discipline au cœur des sciences sociales. On ne trouvera plus ici d'analyses typologiques – longtemps le fondement de toute archéologie – pas plus que de descriptions de marqueurs matériels définissant des cultures. L'objet s'est volontairement effacé devant la société.

L'un des aspects les plus évidents qui transparait à la lecture des contributions de ce livre est également la fréquente insertion des questions abordées dans une optique européenne et plus seulement nationale. Cet élargissement est salutaire et a pour effet de mieux inscrire la Protohistoire française dans une vision historique plus globalisante. On perçoit bien dès lors en quoi ce pays est parfois le débiteur éloigné et tardif de centres de création bien antérieurs : les premiers agriculteurs ne s'implantent qu'au VI^e millénaire alors que le Proche-Orient pratique la mise en culture des céréales depuis 3 000 ans ; la métallurgie y est en retard de deux mille ans sur les régions balkaniques ; les villes ne s'y constituent que trois millénaires après Uruk ou Memphis. En revanche les innovations occidentales sont loin d'y être négligeables : des dominants d'envergure, sortes de préfigurations de grands seigneurs, y ont droit dès le V^e millénaire

à des tombeaux monumentaux en Bourgogne ou dans le Morbihan ; au même moment des alignements uniques de pierres levées balisent à Carnac des espaces cérémoniels d'une envergure étonnante ; peu après des tombeaux mégalithiques vont peupler le paysage occidental et rendre compte de l'évolution des organisations sociales ; l'émergence des complexes princiers associant, au VI^e siècle avant l'ère, capitales politiques en voie d'urbanisation et tombeaux de luxe soulignent le poids des aristocraties celtiques ; des villes gauloises fortifiées prennent la tête d'états centralisés : autant de créations à porter au crédit de l'inspiration autochtone. C'est bien là d'ailleurs l'une des quêtes incessantes de l'archéologue que de débusquer la part de l'acquis et celle de l'inné, de l'influx externe et de l'inventivité locale.

Trois parties scandent le déroulement de cet ouvrage et correspondent aux principaux temps forts du cycle protohistorique. Leur durée respective est forcément inégale et reflète la progressive accélération de l'Histoire : près de 4 000 ans pour le Néolithique (- 6000/- 2000), 1 200 ans pour l'âge du Bronze, 800 pour l'âge du Fer. Bien que diversement réparties au gré de la disposition des chapitres, les périodes envisagées renvoient aux thématiques propres à certains champs de la discipline. Les mouvements d'idées, de populations, de techniques, de produits bruts ou manufacturés, depuis les débuts du Néolithique jusqu'au commerce monétaire du deuxième âge du Fer y tiennent une bonne place. Les divers modèles

d'habitat – constructions et occupations du sol – y sont analysés au fil du temps de même que les transformations des pratiques funéraires. L'anthropisation du milieu et la socialisation des paysages y sont évoqués dans leur finalité économique : la production alimentaire. Des perspectives sur les organisations sociales, leurs dénivelés, les comportements de domination ou de conflit (dont l'ultime aboutissant à la conquête de la Transalpine) : autant de développements. Enfin n'est pas oubliée la part du symbolique qui s'exprime de façon multiforme à travers stèles mégalithiques, iconographie monumentale ou mobilière, statuaire, comportements rituels, sanctuaires.

Un autre mot de satisfaction pour finir : cette gerbe de contributions se veut aussi le reflet des diverses forces vives de l'archéologie française. Enseignants-chercheurs des universités ou des grands établissements d'enseignement supérieur, chercheurs du CNRS, agents du ministère de la Culture ou de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, membres de collectivités territoriales ont, sans distinction aucune d'institution, uni leur compétence pour présenter ce tableau très actualisé de la recherche protohistorique en France. On doit leur savoir gré d'avoir ainsi tenu à honorer ce moment fédérateur de l'archéologie internationale que constitue, à Paris, le XVIII^e Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques.

I

LES TEMPS DU NÉOLITHIQUE
(6000-2000 AVANT NOTRE ÈRE)

*THE NEOLITHIC PERIOD
(6000-2000 BCE)*

Les mécanismes de la néolithisation de la France

The mechanisms of neolithisation in France

CLAIRE MANEN ET CAROLINE HAMON

RÉSUMÉ

Les premières communautés agro-pastorales s'implantent en France dans le courant du VI^e millénaire avant notre ère. On distingue traditionnellement la céramique imprimée de la sphère méditerranéenne de celle rubanée de la sphère continentale, qui se développent selon des temporalités et dans des espaces géographiques distincts. Loin d'être homogènes, les composantes culturelles, économiques et symboliques de ces communautés témoignent de trajectoires historiques très différentes. Nous proposons dans cet article une approche intégrée des mécanismes de la néolithisation de la France qui constitue l'une des rares entités territoriales européennes où il est possible – et donc indispensable – d'interroger les parallèles et interactions éventuelles entre ces deux sphères de néolithisation. Des mécanismes communs

peuvent être identifiés. À une première phase pionnière méditerranéenne (*impressa*) et continentale (*rubanée*) aurait succédé une phase de consolidation et de pérennisation des fronts de colonisation, puis une phase de régionalisation marquée, concomitante d'une densification du tissu de sites et d'une diversification des territoires d'implantation. L'ensemble de ces processus se serait appuyé sur une triple mécanique : une forte mobilité des populations assurant un rôle de régulation sociale interne, un maillage de solidarité structuré par de multiples interactions intra-régionales au sein de chacune des sphères de néolithisation, et, enfin, des phénomènes de syncrétismes et de recombinaisons culturelles faisant intervenir des relations à proches comme très longues distances.

ABSTRACT

The neolithisation of France in its broader European context has mainly been approached through the characterisation of its diffusion vectors (cultural diffusion *vs* demic diffusion) and of the conditions linked with the emergence of techno-economic innovations (rhythms, scenarios, transmission). The most common vision inherited from the 1980s of an European Neolithic advancing from east to west following a regular rhythm, has progressively been replaced by a more complex model of diffusion characterised by arrhythmia and cultural reconfigurations.

The first farmers settled in France during the 6th millennium before the Current Era. Far from being homogeneous,

the cultural, economic and symbolic components of these initial farming communities indicate very different historical trajectories. Two primary routes of agricultural diffusion are commonly distinguished: one along the Danube river corridor up to the Atlantic coast, and the other along the Mediterranean coast. In order to move beyond this dichotomy, this paper makes an initial attempt at an integrated approach to the mechanisms of neolithisation in France, one of the few European territories where this is feasible, and therefore necessary, in order to investigate joint processes as well as possible interactions between these two main trends of neolithisation.

The French Mediterranean coast was colonised by agro-pastoral populations (*Impressa*) during an early stage around 5800-5600 cal. BCE. These pioneer groups were small family units who practised an economy based on the specialised breeding of sheep and goats and cereal cultivation (mainly emmer and einkorn wheat). Connections with the Italian sphere are confirmed by the analysis of the ceramic and lithic systems, as well as by the presence of obsidian from Palmarolla and Sardinia. Yet, the impact of these groups seems to be limited to the coastal areas. From 5400/5300 cal. BCE on, the Cardial complex develops and becomes a vector of neolithisation within a larger geographic area. New ecosystems were occupied, alongside the diversification of food supply systems, which include domestic meat resources (mainly sheep and goats), as well as wild animals (wild boar, red deer, etc.) and the cultivation of naked wheat and barley. The various environments that were settled (plains, coastal zones but also plateaus and mountains) and the types of sites (open-air sites, caves, rock shelters) point to a reorganisation of the socio-economic systems. Far from the reproduction of a single pattern, these communities seem to have pragmatically optimised the location and the organisation of their settlement according to the available resources. Important phenomena of regionalisation emerge around 5200 cal. BCE, as highlighted by the diversity of the ceramic productions. This reflects new relationships with space and the environment, phenomena of cultural syncretism and the end of the neolithisation process.

The first continental Linear Pottery Culture settlers reach the Rhine valley in the eastern part of France around 5300/5200 cal. BCE. This initial step announces the beginning of a territorial spread of Linear Pottery Culture populations up to the Channel and the centre of France until 4900 BCE. Adapting a model of village organisation known throughout continental Europe, the early Linear Pottery Culture hamlets were composed of long tripartite buildings built using timber and daub established in cleared areas suitable for agriculture and the pasture of cattle, sheep and goat. These hamlets were occupied for a period ranging from just one generation up to 200 years, and organised according to a dense territorial pattern along alluvial valleys and plateaus. The sizes of the houses are related to the number of their inhabitants, but also to their

economic status and their position within village. The end of the Linear Pottery Culture in Western Europe is characterised by a rapid shift in cultural traditions, such as the abandonment of cemeteries in favour of burials set within the domestic space. Raw-material supply and the diffusion of technical traditions are indicative of a significant circulation of people and know-how, made possible through a strong structuration of exchange networks and an interdependency on neighbouring regions. During the emergence of the post-LPC cultures (more particularly Hinkelstein and BVSG, up to 4600 BCE) a strong regionalisation process took place under the dual impact of both internal evolutions and possible external influences, especially from the Mediterranean. The increasing number of sites is accompanied to the west and south by Neolithic colonisation in the territories located north of the Loire river.

Despite differing origins and trajectories, common mechanisms made possible the expansion of the first farmers of the Mediterranean and the Linear Pottery Culture complexes. In both cases, the process of neolithisation was based on demic diffusion, but this does not rule out a second stage of cultural diffusion following on from this initial pioneer settlement. Cardial and Linear Pottery Culture societies faced similar constraints, more particularly to ensure the stability of their social and economic model, while minimising the risks inherent in the colonisation of new territories. However, the solutions adopted within each sphere are radically opposed to each other. The Linear Pottery Culture people built a social model based on the reproducibility of their cultural and economic rules, and on a complex system of integration of exogenous people and exchange networks to stimulate and control innovation processes. By contrast, the Cardial society apparently adapted its economic practices to suit the various ecosystems and the mixed Mediterranean climate they had to face; by increasing the range of food resources and by promoting economic complementarities, they chose to adopt solutions sometimes far from the original model in order to minimise risks.

In the current state of the research, it is still difficult to evaluate the reality of contacts between the last Mesolithic hunter-gatherers and the first Neolithic farmers, and by extension to discuss their role in the processes of

neolithisation in France. Two scenarios are still likely: a very rapid assimilation of Mesolithic populations nearly undetectable in archaeological records, or the “withdrawal” of Mesolithic people into refugee zones.

As a matter of fact, the mechanisms underlying the process of neolithisation in the Mediterranean and in continental Europe seem to be very similar. After an initial pioneer phase, both areas witnessed the consolidation and establishment in the long term of their colonisation front, preceding a strong process of regionalisation combined with the densification and diversification of the territorial occupation. Despite chronological and environmental specificities, three main mechanisms may have structured

the initial stages of the neolithisation process in both cultural areas: strong mobility of populations more or less regulated by social rules, strong solidarity expressed at multiple levels of interactions within each sphere, and lastly the existence of syncretism and cultural merging including short-distance and long-distance connections. This probably explains why it is so difficult to identify the respective influences stemming from the continental and the Mediterranean sphere for the very last stages of the Neolithic expansion, especially within a large central east-western area of France. Beyond their boundaries the Neolithic cultures were probably highly connected and permeable entities, open to multiple influences.

Introduction

L'émergence du concept de « Néolithique » est liée au développement de la recherche archéologique européenne de la fin du XIX^e siècle. Alors différencié par des critères techniques associés à la notion de progrès, sa définition s'est progressivement détachée du modèle évolutionniste pour adopter un point de vue plus « économique » durant les premières décennies du XX^e siècle. Le « Néolithique » devient alors synonyme de l'émergence des premières manipulations du milieu naturel. Plus encore, c'est l'importance des processus sociaux et économiques qu'entraînent les domestications végétales et animales qui sont alors mises en avant.

À l'échelle de la planète, le processus de néolithisation est caractérisé par des temporalités et des expériences très variées selon que l'on se place par exemple dans un foyer de néolithisation (plantes et animaux sauvages endémiques progressivement domestiqués) ou dans des régions où les innovations techniques néolithiques ont été en bonne partie introduites *via* des déplacements de populations ou des diffusions de proche en proche de savoir-faire et d'idées ; ces deux modèles ayant pu coexister.

En Europe occidentale, et donc en France, la néolithisation est comprise comme la diffusion

de nouveautés techno-économiques : techniques d'agriculture, habitats sédentaires, mais également artisanat de la poterie, de la pierre polie, etc. La recherche des années 1980 a définitivement démontré le caractère exogène des céréales et des ovicaprinés domestiqués au Proche-Orient et a envisagé une diffusion progressant d'est en ouest selon un rythme régulier. Aujourd'hui, les recherches permettent d'échafauder des scénarios dans lesquels les rythmes, mécanismes et voies de néolithisation se révèlent dans toute leur complexité, laissant la part belle à la recomposition des schémas culturels. C'est donc autour de la dynamique de diffusion des nouveautés techno-économiques, favorisées ou contraintes par les caractères du milieu, les dernières populations de chasseurs-cueilleurs ou les règles sociales, que vont se concentrer les questionnements.

1. Quel cadre pour la néolithisation de la France ?

C'est durant le VI^e millénaire avant notre ère que les innovations techno-économiques néolithiques apparaissent pour la première fois sur le territoire français. Celui-ci est alors occupé par les populations de chasseurs-cueilleurs du second Mésolithique, mais de manière discontinue, certaines régions indiquant une forte emprise (notamment sur la façade atlantique,

dans les Alpes ou en Provence orientale) tandis que d'autres semblent désertées pour des raisons qui restent encore inconnues (littoral languedocien, vallée de la Garonne, Corse par exemple). Les questions fondamentales de l'impact de ces populations sur les dynamiques de diffusion de l'économie néolithique et de leurs potentielles interactions, à plus ou moins grande distance, avec les sociétés agro-pastorales ont suscité de nombreux débats. Mais il faut bien admettre que les outils de l'archéologue sont encore peu performants pour aborder toute la complexité de ces phénomènes, *a fortiori* si l'on considère que certaines étapes ont pu se dérouler sur quelques dizaines d'années seulement. Quoi qu'il en soit, au début du V^e millénaire avant notre ère, l'ensemble du territoire est désormais néolithisé. La densité de population et la pression sur les territoires deviennent plus fortes, générant de nouveaux rapports à l'espace et à l'environnement qui trouveront quelques siècles plus tard leur prolongement dans l'émergence de projets monumentaux et collectifs, ainsi que dans la forte augmentation des inégalités sociales.

Loin d'être homogènes, les composantes culturelles, économiques et symboliques des premières sociétés agro-pastorales de France témoignent de trajectoires historiques très différentes. Elles se développent par ailleurs selon des temporalités et des espaces géographiques différenciés, et on distingue traditionnellement la sphère méditerranéenne de la céramique imprimée de celle de la sphère continentale rubanée. D'un point de vue historiographique, les recherches ont été menées de façons plus parallèles que croisées entre ces deux sphères, et ceci pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le décalage chronologique important entre les deux courants de néolithisation (l'*Impressa* précédant de plus de 500 ans les premiers indices rubanés en Alsace) a de fait limité les comparaisons directes des modalités d'apparition des premiers indices néolithiques au sein d'un intervalle chronologique commun. L'antériorité de la néolithisation méditerranéenne explique également en grande partie le fait que les éventuels parallèles ou contacts entre les deux sphères à partir de la fin du VI^e millénaire aient bien plus été envisagés selon

un axe sud-nord (du Cardial vers le Rubané et le BVSG) que l'inverse. Par ailleurs, en raison de la nature même des données archéologiques, l'usage de méthodes différentes dans l'appréhension des cadres chronologiques (chronologie absolue *versus* chronologie relative) a pu limiter les comparaisons entre les deux aires chrono-culturelles. La chronologie absolue constitue un des éléments structurants de la réflexion sur les processus de néolithisation de l'aire méditerranéenne envisagés à partir d'une mosaïque d'ensembles culturels évoluant sur près d'un millénaire, là où la chronologie relative, fondée sur des types d'occupations et des assemblages mobiliers polymorphes ne permet pas l'appréhension fine des rythmes évolutifs. À l'inverse, la chronologie relative, définie à partir des traits technologiques et stylistiques des mobiliers directement associés à des unités d'habitation individualisées, constitue la base des discussions sur les processus de néolithisation dite rubanée. En effet, dans des contextes jalonnés par de trop rares enregistrements stratigraphiques, elle permet de disposer d'un pas chronologique fin de l'ordre de la génération, là où la chronologie absolue trouve ses limites une fois rapportées à une échelle de temps inférieure à 200 ans.

Mais il ne s'agit pas là d'une explication unique à cette approche duale de la néolithisation de la France. Ainsi comment comparer les modalités d'occupation du territoire de populations évoluant dans des paysages et des zones climatiques aussi contrastées que l'Europe méditerranéenne et l'Europe continentale ? Il apparaît de surcroît ardu de confronter la diversité – et parfois la fugacité – des modes d'occupation Impresso-cardial (grottes, abris, sites de plein air) entendues comme autant d'adaptations à des territoires variés (plaines, littoraux, montagne), à l'uniformité – relative – des villages de longues maisons du Rubané européen, implantés principalement dans des paysages de vallées et de plateaux sous climat continental. La nature même des données archéologiques entre aire méditerranéenne et continentale, et les outils à notre disposition pour les interpréter, a ainsi fortement contribué à entretenir une certaine approche duale de la néolithisation de la France.